

L'oeuvre poétique de Louis Dantin

Paul Beaulieu

Volume 2, Number 1, 1966

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036219ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036219ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaulieu, P. (1966). L'oeuvre poétique de Louis Dantin. *Études françaises*, 2(1), 73–98. <https://doi.org/10.7202/036219ar>

L'ŒUVRE POÉTIQUE DE LOUIS DANTIN

L'œuvre de Louis Dantin, assez imposante et des plus variées, a valu à son auteur une place de choix dans notre littérature tant par sa valeur strictement artistique que par son rayonnement sur un groupe de jeunes écrivains des années 1930. Tour à tour poète, critique, nouvelliste et essayiste, il a tenté de dégager un ensemble de concepts littéraires qui, à son avis, devaient guider l'écrivain de la partie française du Canada. Héritier d'une tradition qu'il se doit d'accepter même si quelquefois sa richesse l'étouffe, l'écrivain canadien est cependant façonné par un environnement distinct qui l'imprègne d'une marque caractéristique que son œuvre vise à exprimer. La publication en 1951 des *Enfances de Fanny*¹ a révélé un nouvel aspect de son talent, un Dantin romancier qui se classe parmi les meilleurs de son époque. Une autre facette de sa personnalité, moins connue quoique très riche, nous est livrée dans sa volumineuse correspondance qui n'a été que partiellement portée à la connaissance du public. Elle le montre sous un jour plus chaleureux, car l'homme sait se faire amical et compréhensif à l'endroit de ses correspondants qui souvent lui demandent conseils et directives sur leurs travaux littéraires.

Malgré de grandes difficultés matérielles et des pressions amicales, Dantin a toujours respecté les normes qui font la noblesse d'une activité littéraire désintéressée. La conception très élevée de la vocation d'écrivain qu'il s'était fixée, il n'a cessé de la poursuivre. La qualité formelle de l'œuvre classe Dantin parmi nos meilleurs stylistes, et

1. Louis Dantin: *Les Enfances de Fanny*, Montréal, Chantecler, 1951.

par sa contribution vivifiante à la vie intellectuelle de son pays, l'homme apparaît grandi.

*
* *
*

Dantin a commencé sa carrière littéraire comme poète en publiant dès 1898 sous le pseudonyme de Serge Usène quelques poèmes dans *Le Petit Messager du Très Saint-Sacrement*, le bulletin de l'ordre religieux auquel il appartenait, et dont la rédaction lui avait été confiée après son retour d'Europe. Poèmes à thèmes religieux, dont quelques-uns des titres très révélateurs: *Deus absconditus*, *Mysterium fidei*, *L'Hostie du maléfice*, dénotent des préoccupations sur des aspects les plus arides de la doctrine catholique.

Sa production poétique fut réunie presque en entier dans *le Coffret de Crusoé*². *Chanson javanaise*, *Chanson citadine* et *Chanson intellectuelle*, trois brochures qui avaient été publiées entre 1930 et 1932 dans des éditions à tirage limité réservées aux amis de l'auteur, sont maintenant accessibles grâce à la diligence amicale de Gabriel Nadeau qui les a rééditées avec un certain nombre de poèmes de Dantin sous le titre de *Poèmes d'outre-tombe*³. Possédant maintenant la somme des œuvres poétiques, le critique est en mesure de porter un jugement d'ensemble.

Artisan consciencieux de la métrique, Dantin n'appartient pas à la catégorie des visionnaires ou novateurs, comme Nelligan et Saint-Denys Garneau. Par tempérament respectueux de la forme classique, il ne recherche nullement à rompre avec la prosodie traditionnelle et demeure soupçonneux de la validité des expériences des écoles qui visent à renouveler radicalement l'expression

2. Louis Dantin: *Le Coffret de Crusoé*, Montréal, Editions Albert Lévesque, 1932.

3. Louis Dantin: *Poèmes d'outre-tombe*, Trois-Rivières (Québec), Editions du Bien public, 1962.

poétique. Il s'adonne cependant avec autant d'aise à l'écriture populaire et quelques-uns de ses plus longs poèmes, tel *Chanson javanaise*, rappellent la veine de Jehan Rictus, reprise plus tard chez nous par Jean Narrache. Même s'il ne s'aventure pas très avant dans les obscurs dédales des expériences psychologiques, les thèmes qu'il exploite montrent un homme aux prises avec le doute, l'incompréhension, la souffrance intérieure et l'isolement. De ses écrits se dégage une résonance authentique, parce qu'ils décrivent des états d'âme qu'il a vécus avec intensité ainsi que des options cruciales qui ont bouleversé l'orientation initiale de sa vie. Cette poésie demeure essentiellement une méditation que la raison entrave quelquefois, ne laissant pas à l'inspiration toute sa liberté. Ses *Contes de Noël* renferment de nombreuses pages d'une sensibilité touchante et délicate et émanent beaucoup plus d'un tempérament poétique que de celui d'un conteur, et prolongent en quelque sorte son œuvre poétique.

*

* *

Avant d'aborder *le Coffret de Crusoé*, seul recueil compilé par Dantin, je voudrais m'arrêter sur cinq ou six poèmes de la toute première époque, que l'auteur a peut-être cru devoir écarter de son livre soit à cause d'un manque de valeur littéraire, soit dans un souci de probité, ayant partiellement abandonné depuis les convictions religieuses qui les avaient inspirés. Toutefois, si nous voulons saisir la personnalité complexe de l'homme, il ne me paraît pas opportun de les ignorer. Au cours des années 1898-1899 avaient paru dans *le Petit Messager du Très Saint-Sacrement* une dizaine de poèmes sous la signature de Serge Usène. Bien que publiées pour la plupart en 1900 dans *Franges d'autel*, ouvrage qui groupait d'autres poètes, tels que Émile Nelligan, Lucien Rainier, Albert Ferland, les pièces suivantes: *le Pélican*, *Deus absconditus*, *Paysage*, *Ima summis* (à la mémoire du Père Eymard), *Mysterium fidei* et *le Voile* furent laissées de côté par Dantin.

Presque tous ces poèmes ont pour thème l'Eucharistie ou le Saint Sacrement. Ce choix lui fut vraisemblablement dicté par son appartenance à un ordre religieux dont la dévotion principale est l'adoration de Dieu présent sous cette forme extérieure. Dans *le Pélican*, s'inspirant d'Alfred de Musset, pour faire un rappel de l'amour du Christ, Dantin se sert du symbole de cet oiseau qui se sacrifie pour sa couvée jusqu'au don de sa vie. Certes, l'image du pélican a maintes fois été exploitée, et Dantin n'y apporte que peu d'éléments nouveaux. Toutefois il s'agit beaucoup plus que d'un exercice littéraire, car on devine que le don total du Christ pour le salut de l'homme pose un geste qui l'émeut profondément.

Deus absconditus s'exprime sur un ton plus solennel. Le poète, pour célébrer la lumière qu'apporte l'Hôte de l'Ostensoir, tente d'abord une évocation rapide des époques pré-chrétiennes qui vivent anxieusement dans l'expectative de la Bonne Nouvelle, et ensuite fait un rapprochement avec la joie de la chrétienté que la possession du message divin remplit d'allégresse. Poème assez malhabile dont je veux cependant retenir les derniers vers qui lancent un appel à la foi au-delà de la certitude rationnelle :

*Je compris qu'ici-bas contempler Dieu, c'est croire ;
Et ma foi désormais connut cette victoire
De le savoir trop grand pour le regard humain.*

Que cet appel se soit avéré vain quelques années plus tard souligne davantage l'ampleur du conflit intérieur qui déjà à cette époque le tourmentait.

Des trois autres poèmes, *Paysage* chante timidement une paix intérieure assez superficielle, tandis que *Ima summis*, pièce consacrée à la mémoire du Père Eymard, fondateur de la Congrégation du Très Saint-Sacrement, et surtout *Mysterium fidei* laissent entrevoir un peu du secret tourment qui afflige Dantin. Faisant allusion à l'épreuve spirituelle qui s'est abattue sur l'initiateur de l'adoration du Saint Sacrement, il l'exprime ainsi :

*Vinrent les durs labeurs, l'épreuve meurtrière,
 T'écraser sans repos sous leur âpre martel,
 Et le monde rugir, étouffant ta prière,
 Et l'Archange d'enfer te jeter son cartel.
 Dieu même t'oublier dans ta rude agonie.
 Toi, tu courbas le front devant l'ignominie,
 Devant la mort, devant les tourments assassins.*
 (Ima summis)

Dans *Mysterium fidei*, c'est de l'homme qu'il s'agit, de l'homme qui s'interroge sur le sens du divin. Ici la raison se durcit, et le poète devant le mystère insondable ne voit de solution à cette question que dans le silence.

*Mais si la page scellée
 Résiste à ton vain effort ;
 Mais si ton âme accablée
 Succombe au fardeau plus fort ;
 Mais si, désespoir suprême,
 Dans le désert de ta nuit
 Aucune étincelle même,
 Aucune étoile ne luit ;
 À genoux, dans le silence,
 Brisé, ravi tour à tour,
 Homme, adore la Puissance,
 Homme, reconnais l'Amour !*

Tant par la forme que par le fond, *le Voile* m'apparaît comme une des pièces les plus faibles. Un mélange de volupté païenne et de vertus chrétiennes, de même que le choix de vocables précieux et emphatiques ne réussissent pas à s'intégrer. Dantin en a retenu dans *le Coffret de Crusôé* la première partie sous le titre *Mosaïque ancienne* ; cependant, même amputé ce poème ne me touche guère.

Par contre *Procession* possède une sûreté de composition et une majesté qui justifiaient Dantin de l'utiliser comme les cinq premières strophes de sa *Chanson intellectuelle*.

L'unique poème religieux de cette première phase, que Dantin a jugé à propos de reconnaître comme valable,

est *l'Hostie du maléfice*. Bien que faisant partie de son recueil sous la rubrique: *Chanson mystique*, il me paraît plus à propos de l'étudier en regard des autres poèmes religieux. Ce long poème, qui date de 1899, fait revivre pour nous à la façon des fabliaux du Moyen Âge l'aventure d'un chevalier qui, devant l'absence de réponse à ses suppliques au Seigneur de sauver sa femme atteinte d'un mal mortel, se vend à Satan dans l'illusoire espoir d'obtenir sa guérison par des médecines maléfiques. En gage de son allégeance, il profane une hostie consacrée qu'il a subtilisée du ciboire apporté par le prêtre venu donner à la mourante un ultime réconfort, et dans sa rage de destruction la broie à la grande joie des démons, alors que le vent en disperse les fragments. La patiente et pénible recherche des fractions de l'hostie déchiquetée, en vue de se réhabiliter selon le vœu de son épouse mourante et de se réconcilier avec Dieu, se poursuit pendant de nombreuses et douloureuses années. Ce n'est que lorsque l'Amour aura remplacé la crainte des châtements pour son sacrilège que le chevalier repentí retrouvera la paix de l'âme. Et dans une évocation très expressive, les larmes que verse Guido retracent une à une les parcelles de l'hostie que lui voilait son orgueil.

*Et tout à coup, de la forêt, de la vallée,
De la plaine, des monts, de la voûte étoilée,
Les larmes revenaient, essaim tourbillonnant,
Et chacune portait intacte, immaculée,
Une parcelle sainte à son front rayonnant ! ... (p. 62)*

Cette légende chrétienne dénote chez Dantin un artisan habile de l'art poétique qui sait varier le rythme des strophes pour l'adapter au climat qu'il veut créer et un souffle soutenu qui donne une cohésion au poème. L'ensemble toutefois laisse une impression de quelqu'un qui force la note dans son souci de nous faire partager sa conviction. Les moments d'émotion vraie sont contrebalancés par une grandiloquence peu persuasive. Pour être

heureux dans un tel genre, il faut une puissance poétique qui fait quelque peu défaut dans ce poème.

D'aucuns ont voulu voir dans certaines strophes un manque de déférence, voire un blasphème ; mais assimiler le poète au héros de cette histoire constitue une injustice, car le fait que cette pièce fut tout d'abord publiée dans la revue d'un ordre religieux et ensuite dans un recueil dont le titre, *Franges d'autel*, exprime bien le caractère, démontre que l'auteur n'entretenait pas une telle intention. La vraie raison de cette confusion provient d'une tendance chez certains critiques à confondre bons sentiments et littérature. D'ailleurs la décision de Dantin d'inclure cette pièce écrite en 1899 dans un recueil compilé en 1932 peut, me semble-t-il, être interprétée comme une marque de respect pour des croyances qu'il avait délaissées.

Le poète religieux qu'annonçaient ces premiers essais s'est effacé et à partir de 1900 ses poèmes tirèrent leur substance d'une pâte strictement humaine. Cependant une étude consacrée en 1932 à un ouvrage de l'un de ses contemporains, le poète Lucien Rainier, laisse percevoir une nostalgie de cette veine trop tôt épuisée. En effet, même si Dantin s'arrête à la richesse esthétique de l'œuvre, il marque une prédilection pour les *Saisons mystiques*. Dans ces stances le critique voit « l'homme replié sur son propre cœur, qui en écoute les voix profondes et se baigne aux sources vivantes de sa foi et de sa mélancolie »⁴.

Par un curieux retour des choses, en 1939, à la demande du docteur Georges Boucher, poète à ses heures, Dantin composa sa *Cantate pour les Ursulines*⁵, ordre auquel appartenait la fille de cet ami franco-américain. En célébrant le tricentenaire de l'arrivée des Ursulines et des Hospitalières à Québec, a-t-il simplement cédé à un mouvement amical ? L'authentique sentiment religieux et la profonde admiration qui animent cette composition portent au contraire à croire que le poète retrouvait en quelque

4. *Poètes de l'Amérique française*, Montréal, Lévesque, 1934, II, p. 75.

5. *Poèmes d'outre-tombe*, p. 105.

sorte une inspiration familière. Il a dû avoir présent à l'esprit qu'au-delà de son ami il y avait une jeune femme qui s'était consacrée au même Dieu qu'il avait délaissé plusieurs années auparavant. Cependant la joyeuse sérénité et la confiance apaisante que procure le don de soi sont les notes dominantes de cette cantate qui se termine sur un chant d'allégresse que semble partager l'auteur.

Si dans l'ensemble la valeur littéraire de ces poèmes laisse à désirer, ils renseignent sur une période critique de la vie de l'auteur. Ce qui nous frappe, c'est une âme facilement impressionnable et attirée surtout par les signes extérieurs d'une religion qui est essentiellement un dialogue entre le Créateur et l'homme. Malgré un manque de hardiesse dans la pensée et une sensiblerie démodée, ces vers ne sont pas dépourvus d'accents qui sonnent vrai. De même, si déjà à cette époque la foi de Dantin en conflit avec sa raison était chancelante, on ne peut nier un véritable sens chrétien dans les aspirations qui l'animent.

*

* *

La lecture des poèmes que renferme *le Coffret de Crusoé* confirme que ces morceaux poétiques ont su subir avec succès l'épreuve du temps. Pour donner un lien d'unité à ces écrits qui avaient été publiés à différentes dates, Dantin a eu l'idée ingénieuse de les grouper sous le titre général de *chanson* qui, qualifié par un adjectif, précise le caractère propre à chaque groupe, soit *chanson grave, mystique, plaintive, folâtre, nomade ou intime*. De plus le rapprochement avec la découverte de feuillets jaunis par Robinson Crusoé dans la solitude de son île indique l'esprit du recueil. Dantin, en ouvrant les cahiers secrets auxquels il avait « confié les souvenirs et les rêves » de sa jeunesse, nous livre ses méditations sur les idées qui constituent les éléments de sa philosophie. Même si le livre débute par une déclaration d'optimisme et si un certain nombre de pièces sont groupées sous le signe de *Chanson folâtre*, la nostalgie des « Paradis perdus » s'exprime par

un climat de tristesse désabusée devant la vie que tempère cependant une réelle compassion humaine.

On suit une progression en profondeur et les timidités quelque peu sentimentales des pièces religieuses sont absentes des poèmes des dernières années. Dantin apparaît comme un sage nourri de la philosophie antique, qui se voudrait impassible devant les impondérables, mais une nature trop réceptive aux influences extérieures compromet cette aspiration au stoïcisme. Il évite ce qui peut bousculer des positions acceptées par la raison et tend à se méfier de la sensibilité, qui chez lui est à fleur de peau. De ces inclinations contradictoires résulte une insatisfaction foncière qui affecte beaucoup son comportement.

Chanson grave groupe des poèmes à tendance moralisatrice. Le poète manifeste sa confiance dans la permanence de certains concepts très nobles : la poursuite du Beau qui transcende les imperfections de ce monde et même la mort. Sous une autre forme, quoique dans la même veine, le *Nénuphar* et les *Berceaux* expriment un désir de pureté. Pour Dantin cette fleur, engendrée par la corruption, domine son environnement pour surgir encore plus étincelante. Par contre les enfants qui « ont la pureté des sommets infinis », sont dès leurs premiers moments une proie que se disputent la Mort et la Vie.

En poésie il est toujours risqué d'exploiter les thèmes patriotiques, car aisément on tombe dans les lieux communs. Tout en évitant cet écueil, *Évocation* qui constitue un appel au dépassement et *la Mort de Champlain* qui porte le germe de l'avenir d'un jeune peuple, demeurent des pièces mineures.

Avec *Chanson plaintive* Dantin s'aventure dans un genre qui de prime abord ne semble guère adapté à son talent. Cependant, malgré la facilité de la formule poésie populaire, ces poèmes sont parmi les mieux réussis ; un doigté très sûr sait éviter la familiarité triviale et nous rapproche singulièrement des héros tristes ou pitoyables dont le poète esquisse les faits et gestes.

Sous sa forme de ritournelle légère, *la Complainte du cœur noyé* raconte une tragédie cruelle. Dans une large mesure se déroule sous nos yeux l'expérience humaine de Dantin : la vocation, la découverte de l'amour humain, la séparation de l'être aimé. Aucune révolte contre le sort ne se manifeste, mais la soumission passive d'un être que dominant les événements. Comment ne pas être déconcerté par l'égarement des parents qui souhaitent à tout prix une vocation et surtout peut-on demeurer indifférent à ce défi de l'amour qui bouleverse toutes les promesses et qu'il est impossible de relever. Face aux pressions de toutes parts, le poète, le cœur ulcéré, cesse la lutte inégale :

*Alors à tous il dit adieu
Et repartit, seul avec Dieu. (p. 74)*

Avec un sens d'humour doublé d'une amertume désabusée, Dantin nous fait vivre *la Triste Histoire de Li-Hung Fong*, pauvre Chinois perdu physiquement et sentimentalement dans la bonne paroisse de Beauharnois, et nous amène à compatir à son amour malheureux pour Olga, la belle Russe. L'émerveillement de l'Asiatique fourvoyé dans l'église paroissiale au cours de la messe de la nuit de Noël est décrit d'une façon touchante. Expulsé du temple, il s'empresse de quitter ce village inhospitalier et sous la tempête de neige, perdant sa route, il marche vers la mort. Tout en sachant souligner l'absence de solidarité chez les humains, le poète ne sombre pas dans la misanthropie malade qui incite à fuir la compagnie de ses semblables. Quoique les formules ne soient pas toujours heureuses dans leur recherche d'originalité, plusieurs vers s'ancrent dans notre mémoire et nous poursuivent comme s'il s'agissait d'une expérience que chacun de nous a vécue :

*On n'trouva qu'au rang Sainte-Angèle
Un homm' de bon cœur, Jud' Leroux,
Qui prêta sa terr' pour un trou.
Là on vint l'enfouir sous la neige,
Sans oremus et sans cortège,*

*N'ayant qu'sa blous'bleue pour linceul,
Plus qu'jamais, et pour jamais, seul.* (p. 100)

Les pièces groupées sous le titre de *Chanson folâtre* sont d'une veine toute différente. Elles commentent sous une forme badine des événements divers dont il ne faut pas cependant minimiser l'importance, car il s'agit bien de valeurs permanentes : le droit inaliénable des peuples à disposer d'eux-mêmes et, dans le domaine privé, la liberté de pensée. Le poète se fait philosophe, mais sa leçon ne gagne pas toujours à employer un ton gavroche. Un des poèmes, *la Guerre de Cuba*, qui date de 1898, risquerait aujourd'hui à son auteur une censure politique, et *Retour de chasse*, qui évoque la guerre des Boërs, constitue une charge mordante contre l'opresseur, qui ferait la joie de ceux qui luttent contre l'impérialisme. On constate ici la pérennité de certaines aspirations politiques et une répétition des mêmes problèmes. *Sur un exemplaire des « Confessions » de Jean-Jacques* est un hommage vibrant au penseur qui a légué « au monde de nouvelles bibles ».

Les cinq poèmes qui terminent ce chapitre ont trait à des sujets très éloignés des précédents, et je ne saisis pas bien la raison qui a incité Dantin à les grouper sous ce titre. En effet ils esquissent des impressions superficielles qu'ont suscitées chez lui quelques présences féminines. La manière qui se veut folâtre me paraît démodée, et cette partie, exception faite du poème *Pour des cheveux*, n'est pas à la hauteur des autres pièces, car une inhibition trop marquée freine la libre expression de la pensée du poète.

Dans *Chanson nomade*, en choisissant un Arabe comme porte-parole pour exprimer une période de dépression qu'il décrit par l'expression : « la grande solitude de mon cœur », Dantin a vraisemblablement voulu mystifier ses lecteurs. Ceux à qui il a été donné de parcourir les pays arabes et de connaître l'immensité figée du désert peuvent être enclins à juger inexactes quelques descriptions du paysage, mais la résignation qu'impose à l'être cette force immobile et

l'impression de vide qui s'infiltré en lui sont magnifiquement rendues. L'écriture populaire avec ses canadienismes ne me semble pas très indiquée dans ce cadre, même si par opposition elle contribue à rendre plus vive l'impression de dépaysement.

*Ah ! mais vous n'm'avez pas compris !
Ou p't'êtr' vous croyez que j'faribole ?
Tout ça, c'est des symboles,
Et j'en grimace' plus que j'n'en ris,
Larrabi*

*L'désert qui sèche' dans sa torpeur,
C'est la grande solitude de mon cœur. (p. 145)*

Et amplifiant la description de son spleen devant un grand amour sans réponse, l'absence de sympathie à cause « d'mon manq' d'orthodoxie » et de ses espoirs vains, Dantin se laisse aller à un pessimisme rarement accepté à ce degré par lui :

*Et l'simoun qui siffle et qui mord
C'est la vie qui, d'tout son effort,
M'pouss' vers le Grand Sahara d'la mort. (p. 146)*

Aux poèmes d'inspiration religieuse ou patriotique, je préfère personnellement ceux dans lesquels Dantin aborde franchement les problèmes humains.

Combien plus vrais sont les poèmes groupés sous la rubrique *Chanson intime*. La contrainte artificielle du sentiment religieux qui entravait la communication sans réserve de son interrogatoire intérieur ne s'y perçoit plus et le poète en livrant tout entier son message de passion et de douleur se libère lui-même d'un poids trop lourd qu'il veut partager avec ses lecteurs attentifs. Cette partie de l'ouvrage nous offre un résumé vibrant de ses aspirations et de ses souffrances. Pour emprunter la formule si excessive de Baudelaire le cœur est mis à nu, un cœur trop humain qui prime sur la raison et qui fait dans une large part son propre malheur. À travers ces pièces se découvre un Dantin que

l'amour blesse parce que foncièrement il croit à la pureté de ce sentiment. En fait une prise de position morale déformée par le jansénisme l'avait mis en garde contre le réel, et c'est toujours avec un arrière-goût du péché qu'il cède à l'attrait des signes sensibles. Même s'il croit avoir droit à sa part d'amour, son subconscient lui rappelle que son état antérieur lui dénie ce privilège.

Les trois premiers poèmes datent de 1900, une des périodes les plus cruciales de sa vie. *Âme-Univers*, *Noël intime* et *Sympathie astrale* nous présentent un homme qui désire vivement se dégager de contraintes morales et religieuses, mais que la crainte de se détruire paralyse.

Cette recherche du bonheur trouvera-t-elle son repos dans l'amour humain : thème de quelques poèmes dans lesquels Dantin évoque l'apaisement du cœur pour aussitôt soulever le remords. Une incapacité foncière à pousser jusqu'à leurs extrêmes limites ses aspirations spirituelles et ses désirs charnels l'empêche d'accéder à une quiétude sans ombre. Les mots qui reviennent sans cesse : illusions, mensonge, rêves, doute, dénotent une âme qui ne peut se fixer à une réalité personnelle. L'inquiétude qui chez d'autres constitue un élément constructif se transforme chez lui en une force destructive. Que ce soit l'appel à la joie surnaturelle, cette strophe de *Noël intime* confesse une admission d'insatisfaction :

*Je suis l'étable offrant en vain son sol aride
Au Roi toujours lointain et toujours attendu ;
Et dans mon cœur voici la crèche, berceau vide,
Où le vent gémit comme un espoir perdu. (p. 154)*

Poursuit-il la félicité auprès d'une amie, que l'aventure laisse un goût amer qu'il décrit dans *le Château de l'amie* en des termes qui admettent la défaite :

*La Pensée est chimère et l'Amour est mensonge ;
La Beauté cache un piège et la mort est au fond ;
La Femme est l'inviteuse impure du démon ;
Ah ! vienne le Néant où tout l'être se plonge ! (p. 157)*

Le recueil se clôt sur un émouvant poème intitulé *Mon cœur* dans lequel s'exprime toute la gamme de la passion que contenait son propre cœur, passion qui cependant n'ayant pas su trouver d'attaches permanentes ne lui apporta que doute et déception :

*Ah ! mon cœur est un gouffre insondable et béant
Où le Désir écume et bout comme une braise,
Et, pauvres oiseaux fous qu'attirait le néant,
Tous mes amours sont là tombés dans la fournaise.*

(p. 169)

Le poète nous présente un visage humain, et faut-il s'étonner d'y trouver des traits dont l'harmonie subit les contrecoups d'une violente passion.

*

* *

Les trois chansons : *Chanson javanaise* (1930), *Chanson citadine* (1931) et *Chanson intellectuelle* (1932), méritent une étude approfondie, car elles sont d'emblée les meilleures pièces poétiques de Dantin. Celui-ci avait été déçu par la pusillanimité de son éditeur qui pour des motifs étrangers à la littérature n'avait pas cru opportun de les inclure dans *le Coffret de Crusocé*. Aussi conscient de leur valeur littéraire et surtout de la validité du message qu'il voulait transmettre, le poète, avec l'aide d'amis, particulièrement Alfred Desrochers, prit-il la décision de les éditer à tirage restreint. À l'époque où furent composées ces chansons, Dantin avait atteint sa pleine maturité intellectuelle ainsi qu'un état de détachement devant les souffrances morales qu'il avait endurées. Sa pensée se fait plus dense et sa maîtrise de l'art poétique plus parfaite. Ces trois longs poèmes occupent une place centrale dans l'œuvre poétique de Dantin.

Cette fois sous une forme d'exotisme et dont le ton badin peut en voiler le caractère de souffrance, *Chanson javanaise* reprend un thème familier : la nécessité d'une présence. Ce risque Dantin ne l'ignorait pas, et il le décrivait ainsi à son ami, Rosaire Dion-Lévesque :

Il y a longtemps que vous m'envoyez vos vers ; je vais, à mon tour, vous faire lire une œuvrette, composée il y a longtemps, mais qui vient d'être imprimée en une édition restreinte et qui est destinée à mes seuls amis. Cela va renverser, je le sais, toutes vos notions sur le lyrisme : j'ai même peur que cela scandalise quelque peu. Mais il est de ces étonnements qui élargissent nos vues esthétiques et nous montrent des coins d'art encore peu explorés. En tout cas, ne prenez pas ces vers, de grâce, pour une pure plaisanterie plus ou moins risquée. Essayez au moins d'y trouver un rêve d'exotisme, avec un fond de nostalgie et de souffrance humaine ⁶.

En donnant à ce poème comme sous-titre « Journal d'un Canadien errant », l'auteur nous autorise à y voir les aspects autobiographiques. Ayant vécu dans un quartier populaire de Boston, Dantin avait sympathisé avec le groupe le plus déshérité, les Noirs, et avait trouvé chez eux une chaleur humaine dont il avait un grand besoin. Cette chanson, éloge à la femme de couleur, est un prélude au roman qu'il écrira au cours des dernières années de sa vie : *Fanny*.

Ce voyageur imaginaire transporte le lecteur dans des pays où les sentiments primitifs ne sont pas édulcorés et où l'élément de passion domine les actes. Dans sa solitude le geste de confiance de cette fille d'Afrique l'émeut au point qu'il accepte de partager son existence heureuse que la mort brusquement interrompt. Que certaines descriptions évoquent l'érotisme, ne doit pas nous retenir de percevoir les côtés nobles de la rencontre de deux êtres qui sans arrière-pensée se sont donnés l'un à l'autre. Ce moment de vérité, Dantin l'exprime dans un langage populaire qui en rend toute la beauté :

*Hélas ! des femm's qui m'euss'nt compris,
Toi la première et la dernière !
Et tu dors au fond d'une ornière*

6. Lettre à Rosaire Dion-Lévesque, 25 janvier 1930. Citée par Gabriel Nadeau, *Louis Dantin, sa vie et son œuvre* (Manchester, New-Hampshire, Les Editions Lafayette, 1948), p. 181.

*De la baie du Nusa-Barong,
Tandis qu' traîn' mon cœur vagabond !*⁷

Dans son ouvrage, Gabriel Nadeau analyse longuement la place de la femme dans la vie de Dantin. Que la préoccupation de la présence féminine devienne presque une obsession, en plus de dénoter à quel point cette absence de vie normale le trouble, est une conséquence de cette marque dont il n'a jamais réussi à se libérer.

Chanson citadine se présente comme une tentative de libération qui demeure dans le domaine intellectuel. Partagé entre le désir de possession qui le tourmente et le respect de l'innocence que porte en soi tout être, le poète est impuissant à établir un équilibre sain :

*Mon cœur n'est-il pas assez las
Du poids de mon âme tentée*⁸.

Rarement un poète de chez-nous s'était aventuré aussi avant dans la psychologie de l'amour qui se situe au centre même de l'homme, et sans chercher ni à scandaliser ni à moraliser, il en exalte les charmes sensibles. À ceux qui lui reprochent de limiter ce sentiment à son aspect strictement humain, il réplique : « L'amour humain, par exemple, est une entité qui précède toutes les religions et qu'on peut chanter pour lui-même sans y mêler aucun mysticisme »⁹. L'objection qu'on pourrait soulever au nom de la morale, Dantin l'a déjà pressentie et s'il accepte que l'écrivain demeure solidaire de son œuvre, il réclame également la liberté d'expression : « Un artiste peut avoir des responsabilités morales ; mais a-t-il le devoir de faire de chaque acte un sermon »¹⁰.

Dès les premiers vers, le poète se défend contre la grâce enfantine et l'attrait séducteur de cette « fille brune »

7. *Poèmes d'outre-tombe*, p. 36.

8. *Poèmes d'outre-tombe*, p. 37.

9. *Lettre de Dantin à Jean Bruchési*. Citée par Nadeau, p. 219.

10. *Lettre de Dantin à Jean Bruchési*. Citée par Nadeau, p. 217.

qui se trouve inopinément sur sa route, car si son cœur est fortement troublé, « la piété divine » qui y vit encore, fait contrepoids à la tentation. Un moment de faiblesse le dresse contre celle qui lui offre l'illusion d'un amour impossible et en des strophes violentes il stigmatise celle qui poussée par des instincts inconscients flétrit une âme de cristal. Et sous une forme nouvelle, un amour désincarné, l'appel se fait encore plus pressant :

*De tout vil instinct triomphant,
Dépassant toute la nature,
T'aimer sans honte et sans souillure,
Comme ferait un autre enfant !* (p. 47)

Cependant il reconnaît vite qu'à un tel amour se mêle la réalité charnelle et que ce rêve est voué à un échec. Pour conserver intacte la vision de ce sentiment idéalisé, l'unique solution exige la séparation :

*Pars, adieu : qu'à d'autres tu sèmes
Le leurre des fruits défendus ;
Vers moi ne reviens jamais plus,
Jamais plus ! car, hélas, je t'aime !* (p. 49)

Si le refus est partiellement provoqué par une force négative, il est beaucoup plus une exigence de la conception élevée de l'amour qui pour Dantin implique le respect de l'innocence.

À mon avis *Chanson intellectuelle* représente la meilleure pièce poétique de Dantin, tant par la perfection de sa facture que par ce qu'elle nous révèle de l'auteur. Paru en 1932, ce poème constitue en quelque sorte le testament intellectuel et spirituel de Dantin, et à ce point de vue il mérite une attention particulière. En plus d'énoncer en un ensemble concis et précis ses idées sur des questions essentielles, tout en évitant le sectarisme, Dantin réussit des vers solides et harmonieusement construits.

Dans la première partie, le poète chante les processions blanches des Fêtes-Dieu, symboles de cette époque où la foi

l'habitait. Comme on le sait, les cinq premières strophes appartenaient à un poème antérieur et le fait que Dantin les ait retenues est intentionnel. Vient ensuite la période où toute croyance fut remise en question et qu'il exprime dans ce quatrain :

*Mais la vie a muré le temple où je priais
Et le seuil dévasté s'est rempli de ténèbres ;
Le sanctuaire croule, et les anges mauvais
Sur l'autel sans flambeaux tournent en vols funèbres.*

(p. 14)

Dans la troisième partie Dantin révèle les raisons qui l'ont amené à cet état de scepticisme et précise l'idéal qu'il s'est assigné : la fidélité à la Vérité. Cette poursuite n'était pas sans risques et sans sa propre ascèse. Le poète fait ensuite défiler ce cortège des chercheurs, philosophes, écrivains, qui l'ont précédé dans cette voie souvent douloureuse et héroïque, et que les obstacles n'ont pas brisés dans leur élan. Et le voici presque revenu au point de départ, même si la lueur de la foi ne l'illumine pas tout entier.

*Et, parmi ce cortège auguste, j'ai frémi
De te revoir, ô Christ, en des splendeurs plus belles,
Toi, quand même resté mon maître et mon ami,
Le plus doux des rêveurs, le plus grand des rebelles ;*

*Toi, notre Verbe à tous, dont l'appel surhumain
Comme autrefois instruit, émancipe et pardonne,
Et qui de ta croix rude élargis le chemin
Des messagers vaincus que leur Père abandonne.* (p. 19)

Ce texte en plus de sa qualité poétique est un des rares moments où Dantin livre en plein jour son âme insatisfaite. Fruit de longues méditations, *Chanson intellectuelle* demeure dans l'œuvre de Dantin comme un point de repère de sa pensée et occupe une place de premier rang dans notre littérature.

*

* *

Tous ceux qui veulent approfondir leur connaissance de l'œuvre poétique de Dantin sauront gré à Gabriel Nadeau d'avoir rempli sa promesse au poète, car en mettant à la portée du lecteur des écrits tirés à un petit nombre d'exemplaires ou parus dans divers journaux et revues, il comble une sérieuse lacune et nous offre ainsi le complément de l'œuvre poétique de Dantin. S'ajoutant au *Coffret de Crusôé*, les *Poèmes d'outre-tombe* permettent au critique de tenter une appréciation plus pertinente de la contribution de cet écrivain à notre patrimoine littéraire. Il est regrettable que ce nouveau recueil n'ait pas lors de sa parution en 1962 suscité plus de commentaires, et ce silence juge davantage l'état de la critique chez nous que la valeur intrinsèque des pièces. Certes, les poèmes recueillis ne sont pas tous de qualité égale, mais s'échelonnant sur une longue période — un poème date de 1880 alors que Dantin était collégien, et les derniers que Nadeau groupe sous le titre d'*Imitations* de l'anglais, plus précisément de poètes américains contemporains, sont de 1940 et 1941 —, ils retracent une persistante et profonde progression qui passe par le sentiment religieux à des considérations philosophiques et sociales.

Laissant de côté les trois *Chansons* dont j'ai parlé précédemment, je ne sais rien de plus puissant et de plus personnel que *Chanson funéraire* dans laquelle se déroule une évocation vibrante de l'expérience douloureuse de Dantin. Une nature affective se trouve aux prises avec le conflit qui oppose deux tendances, l'une de fidélité à un idéal et l'autre animée par l'attirance irrésistible de la passion charnelle. Ces deux forces, en apparence contradictoires, qui auraient dû se compléter, sont tour à tour victorieuses, sans que jamais l'une ne réussisse à dominer l'autre d'une façon décisive ni à s'intégrer harmonieusement. C'est ce dualisme qui est au nœud du problème de Dantin. Combien pathétique est cet appel à la mort, dans l'espoir qu'elle lui apportera peut-être la paix. Après un sursaut de révolte contre le sort qui a désorienté toute sa jeunesse,

*Pourtant on semble dur, on brise cruellement
 Le frêle cœur de sa maman ;
 Et l'on s'exile de ceux qu'on aime tendrement,
 Pour avancer vers la mince lumière
 Qu'on aperçoit sur des rocs solitaires,
 Pâle et tremblante, mais dans le noir
 La seule, la seule qu'on peut voir !
 Est-ce possible qu'il eût valu mieux
 S'être crevé les yeux ?
 On meurt cent fois
 Des morts qu'on sème autour de soi. (p. 58)*

sont évoqués plus loin : « les lents convois de ses amours humains », présences féminines tantôt décevantes, tantôt qui offrent un refuge. Tour à tour défilent la « fraîche fille de Wallonie », « Florence ... capiteux bouquet de caprices », « Hélène ... un refuge indolent et calme », « petite Rosine hardie » et enfin la mystérieuse « brune almée, chaude fleur d'Afrique ». La seule à qui le poète dira :

Mon cœur mort serré près de toi. (p. 61)

Chez Dantin le besoin d'affection occupe une place centrale et explique beaucoup les contradictions de sa vie. Dans un texte inédit qui s'apparente aux *Confessions* de saint Augustin pour lequel il professait une réelle admiration, il souligne combien lui était pénible l'absence d'un attachement durable. Toute sa vie, il le recherchera et sans cesse il lui échappera :

*Toutes ces morts, toutes ces morts
 Dont, avec ce qu'on aime
 On est tué soi-même !
 Quand donc, comme en un port,
 Atteindrai-je la grande Mort
 Qui, dans une suprême déroute,
 Vous enterrera toutes ! (p. 61)*

Il convient de rapprocher de cette chanson un autre poème : *Sur une mazurka de Chopin*, qui, d'après le docteur

Nadeau, « joue dans la vie de Dantin le même rôle que la « petite phrase de Vinteuil » dans l'œuvre de Marcel Proust » (p. 161). Le poète est ici moins emphatique et s'exprime dans une langue toute de simplicité. Et pourtant l'évocation de cet amour se termine sur la même note de pessimisme :

*Rêve fini,
Bonheur à jamais banni,
Ton funeste mirage
Mourante dégage
L'image
De mon amour
Qui s'efface sans retour,
Et de ton sombre miroir
Las ! je crois voir
Surgir en noir
Mon désespoir.* (p. 102)

La musique d'ailleurs faisait vibrer chez lui des cordes profondes et quelques-uns de ses poèmes furent mis en musique par Dantin lui-même ou quelques amis compositeurs. La *Complainte sur un arrangement d'un air ancien* est particulièrement émouvante et encore ici elle se clôt par un appel à la mort.

Les trois pièces groupées sous le titre : *Poèmes pour Aphrodite* sont placées sous le signe de la volupté. Au-delà des images audacieuses et de l'éloge effréné de la beauté, ces poèmes abondent d'une recherche de préciosité qui bannit toute vulgarité. Cependant, malgré l'ambition de l'auteur de dépasser la volupté, l'érotisme est présent dans *À une belle masseuse* et dans *Stance païenne*, avec une insistance presque obsessionnelle. Ce n'est qu'avec *Litanie-Symbole*, poème où il s'avère subtil théoricien, que Dantin réussit cette gageure de dissocier Beauté et Volupté.

Une préoccupation, qui n'était pas complètement nouvelle chez lui, s'est cependant exprimée avec plus de force au cours des dernières années de sa vie : le problème social.

Dantin était trop près de l'homme pour ne pas partager la souffrance des autres. L'ayant connue intimement et devant la menace de la guerre qui se précise, dans *la Complainte du chômeur* il retient à peine sa révolte contre l'égoïsme d'un système qui réduit la condition humaine en « une informe masse ». Ses tendances sociales lui valurent quelques accusations de la part de ceux qui optaient pour le maintien d'un état de choses plus conservateur, mais on ne saurait nier chez Dantin un sens profond de compassion pour les classes déshéritées.

Un bref rayon de lumière et d'espoir au milieu de chants pessimistes voilà ce que nous offre *un Autre Poème de bois pour Jeannot*. Composé pour le fils de Rosaire Dion-Lévesque, alors que celui-ci préparait son recueil de poésies enfantines publiées en 1952 sous le titre de *Jouets*, ce poème révèle chez Dantin un sens d'humour et une capacité d'adaptation à l'enfant. Les allusions à l'enfant dans son œuvre sont nombreuses, car il avait toujours gardé la nostalgie d'une enfance qui lui avait échappé et surtout une admiration sincère des qualités qui s'identifient à la nature de l'enfant, particulièrement la gratuité et l'innocence. Dans la même veine se classent les quelques poèmes inscrits dans les albums de ses nièces.

Les imitations de l'anglais groupées à la fin du recueil sont loin d'être négligeables, car sans être des œuvres personnelles il s'agit beaucoup plus que de simples traductions. Pour reprendre l'expression de Nadeau, ce sont des suggestions ou inspirations qui servent de points de départ à des considérations originales.

Vers la fin de sa vie Dantin s'intéressait beaucoup à la poésie américaine contemporaine et l'enrichissement qu'il y trouvait prouve que le poète savait se renouveler.

On sait que les aspects autobiographiques abondent dans les poèmes de Dantin. En majeure partie son œuvre est nourrie de ses expériences spirituelles et humaines. Le but de cette étude n'est pas d'établir une concordance entre des faits vécus et les écrits, car si la souffrance enri-

chit l'être, il ne s'ensuit pas nécessairement que l'expression littéraire soit toujours à la hauteur. Cependant dans le cas particulier de Dantin, il s'avère que l'authenticité humaine de ses poèmes provient de l'acquis d'une expérience vécue. Sa maîtrise de l'art poétique prend toute sa valeur parce qu'elle s'appuie sur un fonds de vérité.

De même les thèmes qui sont à la base de la méditation de Dantin possèdent une valeur permanente qui appartient à tout homme. L'inquiétude spirituelle, l'appel de la mort, l'amour, la solitude, le doute, autant de réalités que partagent tous ceux qui vivent une vie consciente. Et on peut affirmer que l'une des raisons qui nous attachent à cette œuvre poétique, c'est justement l'appel que Dantin adresse à chacun de nous.

*
* *

Dantin lui-même nous a indiqué les normes qui doivent nous guider dans notre appréciation de sa propre contribution poétique. À travers ses nombreuses chroniques sur nos poètes et ses commentaires sur une anthologie des poètes haïtiens d'expression française¹¹ Dantin, tout en développant ses théories poétiques, n'a pas cherché à écrire un *Art poétique*. Poursuivant un but plus modeste, il a cependant insisté à plusieurs reprises sur des qualités qu'il estime être à la base de toute œuvre artistique : en première place il classe le souci de la facture parachevée et le respect de la pureté de la langue. Dans ses analyses des ouvrages de nos poètes, un reproche qu'il leur adresse fréquemment a trait au manque de patience chez les débutants qui se contentent de strophes mal balancées ou de licences poétiques injustifiables :

Quand nos aèdes comprendront-ils que la poésie est une œuvre de fini, d'éclat maintenu ; qu'elle peut supporter tout, excepté d'être flasque ; qu'un vers n'est pas une ligne rimant avec une autre, mais une mosaïque de vocables dont chacun revendique sa place

11. *Poètes de l'Amérique française*, 2 vol.

et sa couleur propres, tous importants, tous prédestinés ? (t. I, p. 192)

Une sévérité impitoyable le fait se dresser contre ceux qui par négligence ou ignorance écrivent banalement ou incorrectement. Le culte de la perfection ne veut pas dire recherche de préciosité, mais respect des règles élémentaires de la grammaire et de la prosodie.

Il lui répugne également de voir utiliser l'art au service d'une cause morale, patriotique ou autre : « L'art, écrit-il, reste distinct, indépendant, soumis à ses lois internes et doit être jaugé à sa mesure propre » (t. I, p. 181).

Si ses prédilections vont aux poètes qui œuvrent dans la forme traditionnelle, Dantin est conscient du renouveau qui se manifestait à cette époque dans ce genre littéraire et qui déjà attirait les plus doués parmi nos jeunes poètes. Les gaucheries que contenaient certaines œuvres de ces derniers ne le portaient pas à généraliser, car Dantin était trop avisé pour refuser le renouvellement, source de vie de toute activité humaine. Cependant il soutient que la poésie moderne est régie par des exigences permanentes et il condamne tout truc qui n'est qu'artifice et facilité. Esprit classique, il n'aurait vraisemblablement pas suivi les tentatives des poètes modernes jusque dans leurs prolongements les plus audacieux ; il faut cependant lui savoir gré de sa perspicacité et des encouragements donnés aux poètes de la nouvelle génération. Toujours ses critiques furent constructives visant à leur faire prendre conscience de leur potentiel afin qu'ils donnent par une recherche et un souci de dépassement leur pleine mesure.

Fidèle aux critères qu'il s'était tracés, Dantin a laissé une œuvre poétique d'une qualité indéniable et d'une portée durable. Poésie trop renfermée sur elle-même, exprimant des sentiments délicats, développant des thèmes d'une profondeur de pensée qui n'est pas toujours soutenue, elle possède néanmoins une valeur humaine qui, par la sincérité de ses accents et sa compréhension de l'homme, apporte un enrichissement incontestable. D'une facture

que la rigidité rend quelquefois monotone, certains poèmes nous paraissent sans vie, tribut de son grand souci de la perfection de la forme. C'est lorsque Dantin se laisse guider par son inspiration et sa fantaisie qu'il atteint à la vraie poésie. Il exprime alors en des formules harmonieuses les aspirations et les angoisses que partage tout homme.

Quelques critiques, Valdombre et le Père Carmel Brouillard, ont jugé sévèrement certains aspects des poèmes de Dantin, mais leurs jugements étaient influencés par des critères qui étaient marginaux à la littérature : moralisme, principes religieux. Dantin n'a jamais voulu ériger en dogmes ou enseignements les idées que portaient ses poèmes. Il s'agit du cri d'un homme blessé dans sa chair et non d'un théologien.

Même si le genre poétique qu'il préférait est largement dépassé et n'éveille guère d'échos aujourd'hui, Dantin a indubitablement contribué par son souci du fini et par la hauteur de ses aspirations à élever le niveau poétique au Canada français.

L'influence poétique de Dantin s'est aussi manifestée par l'attention soutenue qu'il a portée à notre production poétique et dans l'accueil chaleureux qu'il a accordé aux jeunes poètes canadiens. Peu d'œuvres publiées en son temps qui n'aient fait de sa part l'objet d'études sérieuses ; même si ses jugements cherchaient à en souligner l'aspect valable, jamais il ne cédait à la tentation de plaire. La poésie à ses yeux ne pouvait se contenter du facile ; d'autre part il n'appartenait pas à la catégorie des « tombeurs » qui ne retiennent que les faiblesses d'une œuvre pour ridiculiser l'auteur. Ces faiblesses, il ne les ignorait pas, mais il insistait sur les dons qu'il devinait chez le poète et qu'il souhaitait voir prendre forme. De même il a accepté d'être le mentor de toute une pléiade de jeunes poètes qui le consultaient. Dans ses conseils s'il faisait montre de beaucoup de compréhension, il ne sacrifiait jamais les exigences de l'art à l'amitié.

Dantin s'est adonné à la poésie d'une façon irrégulière et vers 1931 le nouvelliste et le critique prirent définitivement le pas sur le poète. À partir de cette date les poèmes deviennent de plus en plus rares. En délaissant la poésie, l'écrivain avait-il conscience d'avoir épuisé cette veine et d'avoir donné sa mesure ? Croyait-il que sa vraie vocation résidait dans la nouvelle et la critique ? Quoi qu'il en soit dans ses nouvelles et surtout dans ses contes, on retrouve le même styliste et la même puissance d'évocation qui prolongent en quelque sorte son œuvre poétique.

Sans occuper une toute première place dans notre patrimoine poétique, l'œuvre de Dantin par ses qualités de forme et ses exigences de sincérité mérite l'estime et l'attention compréhensive qui de plus en plus lui sont accordées. Qu'elle ne soit pas appelée à conquérir une large audience n'implique aucunement que son apport ne continue pas d'exercer une action salutaire sur nos lettres. Dans une large mesure, tant par sa probité intellectuelle que par ses prises de position courageuses, Dantin se présente à travers sa poésie comme un témoin quelque peu récalcitrant de son époque frustrée par des conventions rigides, car malgré ses efforts pour se libérer il demeure marqué par son milieu. Que certaines audaces intellectuelles aient heurté de front les convictions de ses contemporains ne doit donc pas nous étonner ; ce qui importe, c'est l'attachement indéfectible à la Vérité. Dans l'œuvre poétique de Dantin, cet aspect ne peut être isolé de l'achèvement artistique, et il y ajoute un élément de vie qui en assure la durée.

PAUL BEAULIEU
(*Rio de Janeiro*)